

cavaliers de haute taille, presque tous d'origine arabe et supérieurement montés sur des bêtes de sang.

Enver-Pacha, sur un cheval alezan, un pur arabe du Nedjed, caracole à gauche de la voiture où Mehmed V, en tenue de maréchal, est affalé sur les coussins.

*Padischalim tchok yacha!* (Vive le Padischah), crie aussitôt l'immense ligne des régiments. C'est comme une clameur de tempête qui roule d'un bout à l'autre du champ de manœuvre.

Mais voilà Liman von Sanders qui arrive au galop à la rencontre du souverain, le salue d'un geste large du sabre et se place à droite de la voiture. Le carrosse du sultan s'arrête devant la tribune centrale. Mehmed descend péniblement et s'assied dans un fauteuil. Les officiers allemands sont figés dans une immobilité toute germanique. Ils saluent. Le sultan leur adresse un signe amical de la main.

Devant nous, des étalons arabes, tenus en main par des nègres, piaffent, hennissent, se cabrent. J'interroge un voisin complaisant : « Les chevaux du sultan ! » m'est-il répondu. Image vivante de la Turquie du passé où les descendants du Prophète combattaient à cheval, le cimeterre au poing. Depuis Abd-ul-Hamid, les sultans ne montent plus à cheval. Le dernier, vieillard décrépît, est là, sous nos yeux, véritable prisonnier des Allemands qui commandent ses soldats fidèles. Quelle déchéance pour cette Turquie si puissante et si fière autrefois !

*Inch Allah!* Dieu l'a voulu !